

Laurence Prud'homme, Françoise Roy, Janis Locas

Josée Bonneville

Numéro 122, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2006). Compte rendu de [Laurence Prud'homme, Françoise Roy, Janis Locas]. *Lettres québécoises*, (122), 17–18.

☆☆☆☆

Laurence Prud'homme, *La ville aux escargots*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2005, 264 p., 22,95 \$.

D'amour et d'exil

Voilà un magnifique roman, bien construit, bien écrit et très vivant.

L'histoire de *La ville aux escargots* n'est pas racontée de façon linéaire, mais est « découpée en morceaux » (p. 78) qui sont parfaitement agencés. Lucie, la narratrice, fait alterner le récit de son séjour à Barcelone et celui de sa marche d'un mois sur la route de Compostelle, et ses récits sont parfois entrecoupés d'un dialogue en italique avec un lecteur anonyme qui lui parle comme si elle était une vieille connaissance, lui pose des questions et s'insurge contre sa manière de mener le récit.

DES TABLEAUX VIVANTS

Les « morceaux » du roman sont autant de tableaux non pas figés, mais rendus extrêmement vivants par l'attention de la narratrice aux sensations.

Avec elle, le lecteur voit les immeubles délabrés et les bijoux de l'art déco de Barcelone, il sent les effluves de poisson et d'ail grillé, il entend les téléviseurs des voisins dans les cours intérieures, les voix aigüés des Gitanes qui demandent l'aumône dans le métro ainsi que tous les bruits de la ville qui culminent parfois, le soir, dans ces *casseroladas* au cours desquelles le peuple frappe sur des casseroles en guise de protestation. Sur la route de Compostelle, il entend le bourdonnement des grillons, voit l'air vibrer sous la chaleur étouffante et ressent la fraîcheur des monastères où s'arrêtent les pèlerins épuisés. Et partout, il entend la langue espagnole, omniprésente dans les dialogues. Peu importe s'il ne comprend pas les répliques qui ne sont pas toujours traduites. Elles lui permettent de ressentir le dépaysement de Lucie et de se heurter à la même difficulté de communiquer qu'elle. L'essentiel n'est-il pas qu'il entende le son de l'Autriche? Le roman devient alors musique. On peut d'ailleurs en dire la même chose que Lucie, du morceau de violoncelle qu'elle écoute dans un concert. Il suffit de remplacer le mot *notes* par *mots*: « Au fil des notes se tissaient des paysages, des amours, des exils, la trame d'une vie inventée par moi [...] » (p. 115)

DES PERSONNAGES EN EXIL

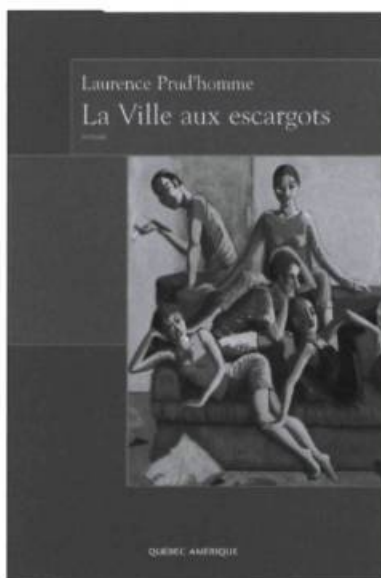
Dans ces tableaux, des personnages attachants vivent leur présent et racontent des bribes de leur passé. Outre Lucie, amoureuse d'Esteban trop vite parti pour



l'Autriche et qui a une liaison avec Manuel, le ténébreux Espagnol dont la mère lui fera vivre son plus douloureux choc culturel, le lecteur fait la connaissance de la belle Elena qui a fui l'Argentine et qui ne s'intéresse qu'aux étrangers parce que les Argentins sont « désillusionnés, déprimés, défaits » (p. 144), de Maria, l'infirmière qui ne se remet pas d'une histoire d'amour impossible vécue à Panama, de Wafa, qui a fui le Maroc pour pouvoir vivre avec l'homme qu'elle aime, de Tomeu, l'étudiant en philosophie à l'identité sexuelle incertaine, et d'Alex, le violoncelliste dont la « blonde » est partie étudier en Angleterre. On le voit, l'amour est intimement lié aux voyages et à l'exil. D'ailleurs, affirme Lucie, « [l']amour, c'est comme un exil » (p. 161). Les personnages sont en quête d'un pays, d'une identité, de l'amour. Ils cherchent, mais on sait qu'ils ne trouveront pas. Tout réside dans cette quête. Pour notre plus grand bonheur!



LAURENCE PRUD'HOMME



QUÉBEC AMÉRIQUE

☆☆☆

Françoise Roy, *Si tu traversais le seuil*, Québec, L'instant même, 2005, 144 p., 17,95 \$.

De la parole au silence

Dans un village mexicain, un monde parfaitement ordonné se dérègle peu à peu.

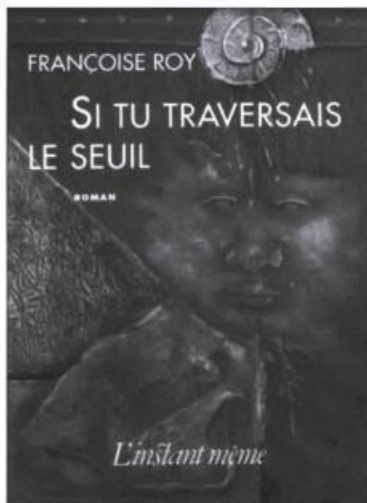
Dès l'incipit, Françoise Roy réussit à piquer la curiosité du lecteur en évoquant un asile et « des événements » qui semblent inquiétants. Ces événements seront racontés à partir du chapitre suivant, mais l'asile n'apparaîtra qu'à la page 67, ce qui maintient le suspense pendant plusieurs chapitres.

UN MONDE ÉTRANGE ET INQUIÉTANT

Elle suscite également chez le lecteur un sentiment d'étrangeté qui tient au fait que Celso, le jeune homme au centre du roman, appartient à une famille atypique dans laquelle les hommes meurent très jeunes et les femmes restent célibataires sans que personne puisse expliquer pourquoi. Celso n'a pas connu ses parents. Il vit avec les onze sœurs de son père dans une maison où règnent une propreté et un ordre impeccables grâce aux efforts soutenus de l'aînée des sœurs, Ana María Concepción de Jesús, celle qui joue le rôle de mère auprès de lui. Lorsque les événements surviennent, sans raison apparente, ils ajoutent l'inquiétude à l'étrangeté, et ce, d'autant plus qu'Ana a « la certitude que le malheur [fait] le guet, caché dans un arbre » (p. 30) : un lierre s'insinue dans la salle à manger, des phalènes, puis des souris envahissent la maison, les aliments deviennent trop salés, le laitier dépose quotidiennement une bouteille de lait de trop à la porte,



FRANÇOISE ROY



les horloges se déginglent, les ampoules éclatent, etc. Puis, un matin, le malheur redouté survient : Celso devient muet — ou plutôt mutique, ainsi que le qualifiera plus tard le directeur de l'asile —, ce qui désespère ses tantes et surtout Ana qui, après de vaines tentatives pour lui faire retrouver la parole, se résout finalement à le placer à l'asile.

UNE FOLIE BIEN SAGE

Jusqu'à là, le récit se déroule sans faille. Malheureusement, le crescendo qui a mené à cet internement s'arrête brusque-

ment avec lui. L'évolution du personnage d'Ana, par ailleurs très attachant, ne suffira pas à maintenir, par la suite, ni le rythme du récit ni l'intérêt du lecteur. Le roman se met à piétiner autour de questionnements sur les rapports humains, la vérité, la liberté et, évidemment, la parole. La romancière, qui semblait avoir mis la table pour quelque roman fantastique (la quatrième de couverture évoque plutôt le réalisme magique des écrivains du Sud), tombe dans des considérations sur la folie et le fou (et non sur la psychose et le psychotique) qui, quelque cent ans après Freud, apparaissent bien romantiques. Ce cher Freud, d'ailleurs, se serait sans doute penché avec un grand intérêt sur ce « cas » d'enfant élevé sans père dans un monde peuplé de femmes contrôlantes qui vivent comme si l'autre sexe n'existait pas. Mais la romancière, qui ne se soucie pas de réalisme, a fait le choix d'ignorer les découvertes de la psychanalyse, et l'on ne peut certes pas lui en tenir rigueur. Elle aurait cependant pu utiliser la folie de Celso comme tremplin pour faire rebondir son roman qui, paradoxalement, m'apparaît trop sage dans la deuxième partie. L'écriture de Françoise Roy, souvent magnifique, rachète, en partie, cette faiblesse du roman.

☆☆☆1/2

Janis Locas, *La seconde moitié*,
Montréal, Hurtubise HMH, 2005, 128 p., 18,95 \$.

Entre vérité et mensonge

Un jeu où il manque un joueur : le lecteur.

La quatrième de couverture présente *La seconde moitié* comme un « brouillamini entre vérité et mensonge ». Or, ce « brouillamini » n'apparaît pas dans les onze premiers chapitres du roman qui se présente comme le récit linéaire, et truffé d'explications, de l'histoire du couple formé de Krista et de Ben.

BEAUCOUP D'EXPLICATIONS

Les explications, par ailleurs, qui visent entre autres à faire comprendre le personnage de Krista, sont loin d'être toujours

convaincantes, quand elles ne constituent pas des parenthèses à l'utilité douteuse. Krista évolue par à-coups, d'une manière qui semble souvent forcée. Ainsi, la femme sexuellement très libre du début, qui prêche l'infidélité à tous crins, devient une femme mariée fidèle et frigide avant de retrouver son comportement infidèle, et ce, sans que ces changements soient vraiment justifiés. Autre exemple : le comportement obsessionnel compulsif dont fait preuve Krista « ne dat[e] pas d'hier » (p. 103) et pourtant il n'apparaît que dans

l'avant-dernier chapitre. L'explication selon laquelle Krista est déstabilisée par le départ de son mari et a « trop de temps libre » (p. 103) ne justifie pas l'apparition soudaine de l'angoisse que ce comportement obsessionnel cherche à contrer.

PEU DE VIE

Le roman est très court et raconte sept ans de la vie du couple, de la rencontre de Ben et Krista, à l'automne 1997, jusqu'à la fin de la rédaction de leur histoire — qui scelle leur séparation — en septembre 2004. Il aurait sans doute fallu beaucoup plus d'espace pour rendre crédibles l'évolution de Krista et celle de son couple avec Ben. À vrai dire, il est même difficile de croire que Krista et Ben forment

un couple tant celui-ci manque de vie. Quand je lis que Krista se sent « accrochée à [Ben] de façon définitive » (p. 57), qu'ils sont « malades d'amour » (p. 60) et qu'ils « sont faits l'un pour l'autre » (p. 68), je n'y crois pas. Quand ils emménagent ensemble, je me demande pourquoi, et encore plus quand ils se marient. Les explications à ce sujet ne sont guère convaincantes, et elles ont le défaut d'être... des explications. J'aurais préféré sentir vivre les personnages.

UN EMBROUILLAMINI TARDIF

Finalement, c'est dans le douzième et dernier chapitre que l'embrouillamini est révélé alors qu'un retournement de situation inattendu oblige à relire le roman autrement. On se dit alors : « Quelle belle idée ! » On se dit aussi que si elle avait été mieux exploitée, elle aurait permis un roman autrement percutant. Car si cette révélation fait comprendre certaines lacunes du roman, elle ne les justifie pas pour autant. Il aurait sans doute été nécessaire, tout au long du roman, de laisser soupçonner l'existence d'un jeu sur la vérité et le mensonge. Tout se passe comme si l'auteure avait créé un jeu pour le lecteur, mais n'avait pensé l'inviter à y jouer qu'une fois le jeu terminé. Quel dommage !



JANIS LOCAS